

PAUL VERCHÈRES

# La chasse aux cadavres



BeQ

**Paul Verchères**

Les aventures extraordinaires de  
Guy Verchères # HS-081

# **La chasse aux cadavres**

L'Arsène Lupin canadien-français

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 602 : version 1.0

# **La chasse aux cadavres**

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

# I

Le gros Théo Belœil, bien encanté dans son large fauteuil au bureau de la police provinciale regarde souvent sa montre, comme s'il voulait que les aiguilles fassent un tour complet en quelques minutes seulement.

C'est que le chef de l'escouade provinciale des homicides doit partir en vacances.

Tout à coup, il se penche sur son bureau, avance le bras et se saisit de l'appareil téléphonique.

– Mademoiselle ?

– Oui, monsieur ?

– Voulez-vous me signaler Qu 5642.

– Bien, monsieur.

Quelques secondes plus tard, Belœil entend une sonnerie résonner au lointain.

Puis une voix :

– Hector ?

– C'est moi.

– Ici Théo. Je t'appelle pour demain.

– Bon, à quelle heure partons-nous ?

– Tu sais que nous avons plusieurs milles à faire. Du portage, et tout.

– Je sais.

– Alors, mettons à six heures demain matin, chez moi.

Après avoir raccroché, Belœil signala aussitôt un nouveau numéro.

– Allô ?

– Guy ?

– Oui, c'est bien Verchères qui parle.

– Ici Théo. Je viens d'appeler Hector.

– Hector ?

– Le docteur Morin, si tu aimes mieux.

– Ah bon.

- Tu viens toujours avec nous ?
- Mais certainement. C'est pas tous les jours que je puis me payer une vacance tranquille.
- Nous partons demain à six heures.
- À six heures.
- Oui, de chez moi.
- Alors j'y serai. Au revoir Théo.

Belœil raccrocha...

Peut-être bien pour la centième fois, il jeta un coup d'œil sur sa montre, puis murmura :

- Ah, la dernière journée... toujours la plus longue.

\*

Après le repas du soir, Guy Verchères prépara sa valise.

Son cousin le regardait nonchalamment.

- Alors, tu me laisses seul ?

- Écoute Paul, le docteur et Théo t'ont invité.

Tu n'as pas voulu venir.

– Incapable mon vieux, trop d'ouvrage. Le patron ne veut pas me laisser partir... mais c'est la faute des lecteurs de POLICE-JOURNAL. Ils veulent toujours lire, eux ne prennent pas de vacances, donc par conséquent, nous non plus.

– Je te comprends.

Il y eut un silence.

Paul regardait autour de lui.

L'appartement paraîtrait beaucoup plus grand le lendemain.

Les deux cousins étaient tellement habitués à vivre ensemble.

Le journaliste demanda :

– Pour combien de temps pars-tu ?

– Quinze jours.

– Quinze jours ?... répéta Paul.

– Oui.

Il y eut une nouvelle pause.

– Et si tu reçois des téléphones... des appels...

Guy se plaça devant son cousin :

– Écoute Paul, je te répète que je pars en vacances.

– Eh bien ?

– Tu sais ce que ça veut dire, le mot vacances ?

– Oui... repos.

Guy leva la main.

– Repos !... voilà le mot... Donc, qu'il arrive quoi que ce soit, je ne veux pas être dérangé.

– Même pas pour un meurtre...

– Pour rien... tu entends ?

– Bon, bon, c'est bien. Je ne dérangerai pas monsieur.

Puis Paul soupira :

– Ce sera bien la première fois que tu passeras des vacances paisibles.

Mais Guy pourra-t-il vraiment rester calme pendant quinze jours ?

L'ex-gentleman cambrioleur pourra-t-il

oublier tous ses tracas, tous ses soucis, toutes ses luttes avec les criminels les plus endurcis ?

Il semble bien décidé.

Qu'arrivera-t-il ?

## II

Belœil debout devant le miroir se donne un dernier coup de peigne.

Tout à coup, la sonnerie de la porte résonna :

– Ce doit être le docteur, pensa Théo.

Il alla ouvrir.

C'était Verchères.

Il venait de descendre d'un taxi.

Il avait en main deux grosses valises, plus son attirail de pêche et deux gros fusils qu'il avait choisi dans sa collection d'armes.

Belœil éclata de rire :

– On dirait que tu pars pour un mois !

– Je ne veux manquer de rien.

Guy laissa son bagage dans les vestibule.

Belœil le fit passer dans son bureau.

Les deux hommes causèrent de choses et d'autres.

À six heures et dix une automobile vint s'arrêter devant la porte.

Théo regarda à la fenêtre.

— Voilà le docteur.

C'était bien le docteur Hector Morin.

Le docteur Morin possédait un camp dans le nord des Laurentides.

Tous les ans, il invitait quelques amis à venir passer quelques jours chez lui.

Cette année il avait demandé à Belœil de l'accompagner et celui-ci avait accepté avec empressement, demandant même la permission d'emmener son ami Guy Verchères.

Le docteur Morin connaissait déjà Guy pour l'avoir rencontré quelques fois.

Aussi asquiesça-t-il à la demande de Belœil.

Cinq minutes plus tard, les trois hommes, installés confortablement dans la voiture prenaient la route du Nord.

Le camp du docteur Morin était situé tout près de Mont-Laurier.

La route menait jusque là, mais pour pouvoir chasser ou pêcher les trois hommes étaient obligés de faire du portage.

Ils arrivèrent au camp vers l'heure du dîner.

Immédiatement, le docteur sortit quelques provisions d'un gros sac et prépara un léger repas.

Le repas terminé, les trois hommes montèrent leur bagage à leur chambre.

Vers trois heures, on pouvait dire qu'ils étaient confortablement installés.

Mais ils étaient passablement fatigués et ils décidèrent de se reposer en restant au camp.

Ils jouèrent une petite partie de cartes et le reste de la journée s'acheva lentement.

À dix heures, ils étaient tous au lit

Mais le lendemain, ils étaient sur pied à bonne heure.

— Nous irons à la chasse, proposa le docteur.

– Très bien.  
– Emportons-nous notre dîner ? demanda Guy.  
– Certainement. Car nous sommes obligés de laisser la voiture.

– Il n'y a plus de route ?  
– Si, mais la route est tellement mauvaise et nous faisons tellement de détours, que c'est beaucoup plus avantageux d'y aller à pied.

À huit heures trente, ils partirent.

De temps à autre, ils traversaient un lac en canot, mais la plupart du temps, ils faisaient du portage.

Vers midi, ils s'arrêtèrent pour « luncer ».

Belœil avait été assez chanceux en tuant une perdrix.

Verchères se moquait :

– Une perdrix, peuh !  
– Tu ne peux en faire autant !  
– Si, fit l'Arsène Lupin canadien-français, mais j'attends plutôt le gros gibier.

Belœil et le docteur s'esclaffèrent.

— Ah, ah, l'entendez-vous !

À une heure, la marche reprit.

De temps à autre, ils s'arrêtaient derrière un arbre, demeurant en embuscade.

Depuis deux ou trois minutes, Verchères reniflait l'air sans dire un mot.

Un odeur nauséabonde parvenait aux narines de l'Arsène Lupin.

— On dirait...

Belœil l'interrompit dans sa pensée.

— Quelle odeur !

— Un animal mort, sans doute, fit le docteur.

Ils continuèrent leur route.

Verchères cependant aurait bien voulu savoir d'où venait cette mauvaise odeur.

Il obliqua légèrement vers la droite.

L'odeur était plus forte.

Soudain il poussa un cri :

— Théo ! Docteur !... Vite, venez ici !

Le gros Théo Belœil et le docteur arrivèrent au pas de course.

– Quoi ?

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Verchères leur indiqua quelque chose du doigt.

– Regardez !

Le docteur se pencha vivement en se bouchant le nez.

– On dirait des corps humains.

Quelques secondes plus tard, il déclarait :

– Un homme et une femme !

Belœil s'avança pour fouiller dans les poches du vêtement de l'homme afin de savoir son identité.

Mais à sa grande surprise, il ne trouva absolument rien.

Verchères fouilla à son tour, il ne fut pas plus heureux.

– Très curieux ! fit Belœil, pour moi, ces deux

gens-là ont été attaqués par des voleurs.

— Peut-être, répondit Verchères. Même c'est presque certain. Mais ont-ils été attaqués par des voleurs, avant ou après leur mort ?... Voilà l'important.

Le docteur s'éloigna.

— Allons, ne restons plus ici.

— Mais nous n'allons pas...

— Il le faut, fit le médecin, en arrivant au camp, nous avertirons la police de l'endroit et ils enverront chercher les corps.

— C'est le mieux que nous pouvons faire, approuva Verchères.

Ils s'éloignèrent lentement.

Verchères se tourna vers le médecin :

— Depuis quand sont-ils morts ?

— Oh, d'après l'état de décomposition des corps, ils doivent être mort depuis environ deux mois.

— Tant que ça ?

– Oh oui.

Belœil intervint :

– Eh bien, moi, je ne puis comprendre que l'on n'ait pas trouvé leurs cadavres avant aujourd'hui.

– C'est simple, fit Morin, pourquoi a-t-on trouvé les corps ? Parce que Verchères est sorti du sentier pour s'enfoncer légèrement sous bois. Autrement, les cadavres seraient encore là.

– C'est vrai.

Verchères réfléchissait :

– C'est très curieux... ces deux morts, dans la forêt... peut-être un meurtre suivi d'un suicide ?

Belœil sourit :

– Le jeune homme qui tue la jeune fille par amour, puis se suicide ensuite ? Peut-être...

Le docteur conclut justement :

– L'avenir nous le dira.

Est-ce un nouveau drame qui commence ?

D'où viennent ces deux cadavres ?

Qui sont-ils ?

### III

Les trois hommes revenaient au camp vers sept heures.

Ils se mirent immédiatement en communication avec le chef de police de Mont-Laurier.

Belœil parla :

– Monsieur Latendresse ?

– Oui monsieur, le chef de police de Mont-Laurier.

– C'est Théo Belœil, chef de l'escouade provinciale des homicides qui parle.

Latendresse paraissait saisi :

– Monsieur Belœil...

– Oui, oui. Je suis en vacances chez mon ami le docteur Morin. Ce matin nous sommes allés à la chasse et nous avons trouvé dans le bois, deux

cadavres.

- Deux cadavres ?
  - Oui, un homme et une femme...
  - Quoi ?... qu'est-ce que vous dites ?
  - Parfaitement. Il faut absolument que vous veniez. Je vous attends.
  - Ce ne sera pas long. Je vais me mettre en communication avec le coroner du district. Où se trouvent les cadavres ?
  - Vous êtes mieux de nous rejoindre chez le docteur Morin. Seul, vous ne trouverez jamais l'endroit.
  - Très bien. Attendez-moi, monsieur Belœil. Belœil raccrocha.
  - Nous irons avec eux, déclara-t-il.
- Verchères l'interrompit :
- C'est à dire, tu iras avec eux. Moi, je reste ici.
  - Pourquoi donc ?
  - Parce que je ne veux me mêler de rien.

— Tiens, tiens.

— J'ai décidé de passer des vacances tranquilles, et j'espère bien remplir ma promesse.

Belœil n'insista pas.

Il savait que c'était inutile.

Vers sept heures et trente, monsieur Latendresse arriva en compagnie du coroner, le docteur Valère.

— Je vous accompagne, messieurs, déclara Belœil.

— Et moi, je vais rester avec ton ami, déclara le docteur Morin.

Belœil partit donc avec les deux hommes.

Morin et Verchères restèrent seuls.

Ils causèrent de différents sujets, puis jouèrent quelques parties de cartes.

Ils en étaient à leur deuxième partie, lorsque Belœil arriva.

— Bonsoir !

— Bonsoir.

Guy demanda :

– Tu as bien trouvé l'endroit ?

– Facilement. Deux autres hommes nous ont accompagnés avec une charrette. Ils ont ramené les cadavres.

– Et puis, rien de nouveau ?

– Si !

Les deux hommes interrogèrent Belœil du regard.

Le chef de l'escouade des homicides déclara :

– Il s'agit d'un meurtre.

Verchères sursauta :

– Un meurtre ?

– Oui, et peut-être deux.

– Qui le prouve ?

Belœil poursuivit :

– Le corps de l'homme possède une marque derrière la tête. Le docteur Valère est presque certain que c'est ce qui a causé la mort. Il pratiquera l'autopsie.

- C'est tout ?
- Non, nous savons que l'homme est un soldat.
- Comment cela ?
- Ses habits kakis. Nous en avons retrouvé des lambeaux sous lui.

Morin déclara :

- Ce pauvre couple a dû être victime de quelques voleurs.
- Sans doute, fit Belœil, et je gagerais que ce crime va demeurer impuni.
- Pourquoi ? demanda Guy.
- Dame, un crime qui a été commis il y a plus de deux mois, par un voleur de grand chemin. Vaut mieux classer l'affaire immédiatement.

Verchères se leva :

- Théo, tu es un imbécile !
- Voyons, Guy.
- D'abord, qui prouve que ce couple a été attaqué par un voleur de grand chemin ?

Belœil ne répondit pas.

Verchères continua :

– Vous autres la police, quand une cause semble un peu difficile, vous la classez immédiatement. Vous avez peur de vous donner quelques petits maux de tête.

Belœil répliqua avec une teinte d'ironie :

– Nous ne sommes pas comme toi, nous ne sommes pas tous intelligents... je suppose que toi, tu découvriras le meurtrier ?

– J'essaierais, fit Guy en lançant une bouffée de fumée de sa cigarette.

Belœil se leva et déclara vivement :

– En tout cas, je persiste à croire que les meurtriers... ou ce meurtrier restera impuni. C'est quasi-impossible de débrouiller un meurtre commis il y a plus de deux mois, surtout quand il n'y a aucun indice.

– Et moi, je soutiens le contraire...

– Nous verrons, nous verrons...

Verchères sourit finement :

– Je te mettrais même une petite gageure.

Belœil tapa sur la table.

– Acceptée.

Mais Verchères l'arrêta du geste :

– Une minute, je gage... mais à une condition...

Théo haussa les épaules.

– Il me semblait.

Le docteur Morin les écoutait et trouvait la discussion très drôle.

Verchères reprit :

– Voici ma condition : Je vais moi-même essayer de débrouiller cette affaire.

Belœil partit d'un grand éclat de rire :

– Le gars qui voulait passer des vacances tranquilles.

Verchères se mordit les lèvres.

– J'accepte bien entendu, dit Belœil.

– Tant mieux.

Le docteur intervint :

– Que gagez-vous ?

Les deux hommes se regardèrent :

– Mon Dieu... je ne sais pas...

– Moi non plus...

Le docteur proposa :

– Que diriez-vous d'une bouteille de

Champagne ?

– Une bonne idée, fit Belœil.

– J'accepte, fit Verchères à son tour.

Belœil demanda :

– Mettons-nous une limite de temps ?

– Comme tu voudras... disons trois semaines.

– Entendu. C'est aujourd'hui le 3 octobre, disons jusqu'au 25.

– Très bien, et le 25 octobre, docteur, je vous invite à venir boire du Champagne en notre compagnie. Et je vous garantis que ce n'est pas moi qui paierai.

Verchères semble sûr de son affaire.

Comment s'y prendra-t-il pour éclaircir cette affaire ?

Découvrira-t-il le ou les meurtriers ?

## IV

Dès le lendemain, Verchères accompagné de ses deux amis se rendit au bureau du chef de police de Mont-Laurier.

Belœil entra le premier.

— Bonjour, monsieur Latendresse.

Le chef de police se leva :

— Bonjour, monsieur Belœil.

Belœil fit entrer ses deux amis.

— Voilà le docteur Morin, et monsieur Guy Verchères.

— J'ai vu ces messieurs hier soir au camp, dit Latendresse. Je connaissais monsieur le docteur de vue. Tant qu'à monsieur Verchères, j'en ai souvent entendu parler, mais je n'avais pas l'occasion exceptionnelle de le connaître.

Il tendit la main à ses visiteurs.

Puis il leur offrit des chaises.

— Asseyez-vous.

— Merci.

Belœil commença :

— Mon ami monsieur Verchères s'intéresse énormément à l'affaire d'hier.

— Ah, nous serions bien heureux si monsieur Verchères voulait nous aider.

Verchères demanda :

— Le médecin légiste a-t-il pratiqué son autopsie ?

— Il la pratique ce matin, déclara le chef de police. Ensuite il y aura l'enquête du coroner à dix heures.

— Bon.

— Vous êtes tenus d'y assister, tous les trois. J'étais pour aller vous quérir.

Belœil demanda :

— Avez-vous fait quelque chose pour aider à identifier les cadavres ?

Latendresse déclara :

– Oui.

– Quoi ?

– J'ai envoyé un télégramme à tous les principaux journaux de la Province.

– Bon.

Verchères demanda :

– Au sujet de l'habit, avez-vous des nouvelles ?

– Nous avons envoyé des morceaux d'étoffe à Montréal où ils seront analysés.

Le docteur Morin regarda sa montre.

– Il est presque dix heures moins dix.

Latendresse se leva :

– C'est juste.

– Où a lieu l'enquête ?

– À l'hôtel de ville. Suivez-moi, c'est à quelques pas d'ici.

Les quatre hommes sortirent.

Latendresse marchait en compagnie de Belœil,

Verchères et le docteur les suivaient.

La salle du conseil était bondée de monde.

Un meurtre !

La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre.

Et comme toute autre chose, ça avait empiré.

– Dix personnes d'assassinées, déclara une femme.

– Ah, je croyais que c'était neuf...

– Non dix... Il paraît qu'il y a un fou qui rôde dans les montagnes...

– On est mieux de sortir armé...

– On a retrouvé plusieurs traces de sang dans la montagne...

Un peu partout on entendait des remarques du même genre.

Seul un petit groupe observait le silence.

C'était le juré.

Tout à coup le silence se fit et tout le monde se leva.

Le coroner, le docteur Valère entra :

– Théo Belœil, cria le greffier.

Le gros Théo Belœil s'avança :

– Votre nom, votre profession, demanda le greffier.

– Théo Belœil, chef de l'escouade provinciale des homicides.

Il y eut un chuchotement dans la salle.

– Silence ! Silence !

Le coroner demanda :

– Monsieur Belœil, c'est vous qui avez téléphoné au chef de police Latendresse l'avertissant que vous aviez trouvé deux cadavres dans la montagne ?

– Oui.

– Oui.

– C'est vous qui avez découvert ces cadavres ?

– Non, c'est mon ami Guy Verchères.

– Bon. Vous ne savez absolument rien au sujet de l'identité des victimes ?

– Absolument rien.

Le coroner déclara :

– Appelez Guy Verchères.

Le greffier cria :

– Guy Verchères !

L’Arsène Lupin canadien français s’avança.

– Monsieur Roy m’a beaucoup parlé de vous...

– Silence ! Silence !

Le coroner demanda :

– Vous êtes Guy Verchères ?

– Oui.

– C’est vous qui avez découvert les deux cadavres ?

– Oui.

– Racontez-nous au juste comment.

Verchères lui fit un récit aussi complet des événements de la veille.

– Vous ne connaissez pas les victimes ?

– Non, monsieur le coroner.

– Merci, vous pouvez vous retirer.

Le médecin légiste fut le témoin suivant :

– Vous avez fait l'autopsie du corps ?

– Oui, monsieur le Coroner.

– Quelles ont été vos constatations ?

Verchères attendait avec impatience les déclarations du médecin.

Le silence se fit complet.

Le médecin commença :

– Selon toute apparence, monsieur le coroner, il y a eu double meurtre.

Il y eut des chuchotements dans la salle.

Le greffier dut crier à nouveau.

– Silence !

Le coroner dit :

– Continuez.

Le médecin légiste reprit :

– Les deux cadavres comme vous le savez sont un homme et une femme. L'homme pouvait être âgé d'environ trente-cinq ans. La femme

peut-être trente-deux, peut-être moins...

– Mais la cause de la mort ?

– J'y arrive monsieur le coroner. L'homme est mort d'un coup reçu sur la tête. Probablement un coup de bâton.

– Et la femme ?

– La femme est morte étouffée. Elle a reçu un coup à l'estomac, et c'est probablement ce coup qui a provoqué l'asphyxie.

– C'est tout ?

– Oui, monsieur le coroner.

Le chef de police Latendresse fut appelé.

Il déclara ce qu'il savait, soit que l'homme devait être un soldat.

Le coroner demanda :

– Vous avez fait des recherches pour identifier les victimes ?

– Oui. Tous les journaux du matin ont publié la nouvelle, mais personne ne s'est encore présenté.

– Quelle est votre opinion sur l'affaire, chef ?

– D'après moi, le soldat et la jeune fille ont été tués par des voleurs qui les ont dépouillés de leurs biens.

Le jury se retira.

Mais il revint cinq minutes plus tard.

Le président rendit le verdict.

– Les deux cadavres trouvés dans la montagne ont été assassinés par une ou plusieurs personnes inconnues.

L'enquête était terminée et remise à une période indéfinie.

# V

Le docteur Morin et ses invités retournèrent au camp.

Puis, deux jours passèrent comme si rien n'était arrivé.

Verchères ne montrait aucune inquiétude tant qu'à son pari.

Personne n'avait répondu à l'appel des journaux.

Mais le troisième jour, Verchères se décida.

Il laissa ses amis au camp et alla trouver le chef Latendresse.

– Bonjour, chef.

– Bonjour, monsieur Verchères.

Guy s'assit avant même d'être invité.

– Et puis quelles nouvelles ?

– Rien, absolument rien... personne de disparu

dans les environs.

Après une courte pause, Verchères reprit :

– Et l'habit... les morceaux d'étoffe.

Le chef déclara :

– Nous ne nous étions pas trompés. C'était bien l'uniforme kaki.

– Soldat canadien ?

– Officier, plutôt, a déclaré l'expert.

Verchères se leva :

– Je puis m'occuper de cette affaire.

Le chef sourit :

– Comment donc ?... Espérez-vous attraper les meurtriers ?

– Peut-être bien.

Il se dirigea vers la porte.

– Vous me tiendrez au courant ?

– Certainement.

– Alors, bonne chance, monsieur Verchères.

En sortant du bureau du chef de police,

Verchères appela un petit bonhomme..

– Hé garçon ?

Le petit gars s'approcha en courant :

– Oui, monsieur ?

– Veux-tu me dire où se trouve le bureau de poste ?

– Oui, monsieur. C'est dans la deuxième rue d'ici, une grosse bâtisse.

Verchères mit la main dans sa poche et sortit un dix sous.

– Tiens, voilà pour ton renseignement.

– Merci monsieur.

Grâce aux renseignements du petit garçon, Verchères trouva facilement le bureau de poste.

Il demanda à la demoiselle :

– Je puis envoyer un télégramme ?

– Certainement, monsieur.

Elle lui passa un crayon et une feuille de papier.

Alors Verchères inscrivit le message suivant :

« Défense Nationale, Ottawa :

Officier de l'armée canadienne trouvé mort à  
Mont-Laurier. Mort depuis deux mois. Identité  
inconnue. Si vous pouvez fournir  
renseignements, communiquez avec Guy  
Verchères, Mont-Laurier. »

Il tendit le télégramme à la jeune fille.

— Je passerai tous les jours, il y aura  
certainement une réponse à ce télégramme.

— Bien, monsieur Verchères.

Verchères paya et sortit.

Lorsqu'il revint au camp, Belœil l'interrogea :

— Des bonnes nouvelles ?

Mais Verchères refusa de donner des détails.

— La gageure finit le 25 octobre. Là, je  
t'expliquerai. L'un de nous deux devra payer une  
bouteille de Champagne.

Deux jours passèrent.

Verchères reçut enfin une réponse à son télégramme.

« Monsieur Guy Verchères,  
Mont-Laurier.

Envoyons deux hommes pour identifier le corps. Officier devait se rapporter à son camp le 1<sup>er</sup> septembre. Avons lu les journaux. Description correspond vaguement. »

Verchères se frotta les mains.

– Il va falloir que je retourne à Montréal.

En effet, les deux cadavres avaient été ramenée à la morgue de Montréal.

Verchères retourna au camp.

Le lendemain, vers neuf heures, on frappa à la porte du camp.

Le docteur Morin alla ouvrir.

Il se trouva face à face avec deux soldats de l'armée canadienne.

– Messieurs ?

– Monsieur Guy Verchères est-il ici ? demanda l'un d'eux.

– Oui, messieurs, entrez.

Le docteur les fit passer au salon et les fit asseoir.

Puis il monta à la chambre de Guy.

– Verchères... Verchères...

L'Arsène Lupin dormait bien.

Le docteur le brassa vigoureusement.

– Verchères, levez-vous !

Guy commença à se frotter les yeux.

– Quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a ?... quelle heure est-il ?

– Il est neuf heures cinq et il y a quelqu'un pour vous au salon.

Verchères se redressa :

– Quelqu'un ?

– Oui, deux soldats.

Verchères bondit :

– Je descends immédiatement.

Il passa sa robe de chambre et ses chaussettes.

Puis, il se dirigea vers le salon.

– Messieurs ?

– Monsieur Guy Verchères ?

– C'est moi.

– Nous venons au sujet du lieutenant Poirier.

– Le lieutenant Poirier ?

– Oui, celui qui est disparu.

– Ah bon, attendez-moi, je vais m'habiller et je suis à vous. Nous devons retourner à Montréal.

Vous êtes en voiture ?

– Oui.

– Très bien.

Verchères quitta les deux hommes et remonta à sa chambre.

Il se rasa puis s'habilla.

En retournant vers le salon, il rencontra Belœil qui venait de se lever.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.
- Je pars pour Montréal.
- Pour Montréal, et tu nous laisses ici...
- Il le faut...
- Est-ce au sujet de...
- Chut ! Je ne puis rien dire.

Et sans ajouter un mot, Verchères entra au salon.

– Je suis à vous, messieurs. Le cadavre a été transporté à la morgue de Montréal.

- Je comprends, dit l'un des deux soldats.

Ils sortirent.

Belœil et le docteur serrèrent la main de Guy.

- Tu vas revenir ?
- Je ne sais pas, je vous le laisserai savoir.
- Très bien.

Il monta dans l'automobile, près des deux soldats.

Quelques secondes plus tard, la voiture s'éloignait.

Belœil se tourna vers le docteur :

– Ce diable de Verchères, je gage qu'il a trouvé quelque chose.

\*

En arrivant à Montréal, Verchères se rendit immédiatement au bureau de la morgue.

Le gardien le connaissait bien.

– Bonjour Lamontagne.

– Bonjour monsieur Verchères.

Ils se serrèrent la main.

– Vous désirez voir quelque chose ?

– Oui, un cadavre.

Lamontagne sourit :

– J'aurais été bien surpris si c'eut été autre

chose.

Les soldats s'esclaffèrent.

Verchères reprit :

– On a amené ici deux cadavres découverts il y a quelques jours à Mont-Laurier.

– Oui, les numéros 29 et 31.

– J'aimerais les montrer à ces deux hommes.

– Très bien, suivez-moi.

Ils se dirigèrent dans les longs corridors.

Lamontagne entra enfin dans la chambre froide, la sorte de glacière où l'on conservait les morts.

La pièce était remplie de tiroirs qui servaient de tombes.

Sur chaque tiroir, il y avait un numéro.

Lamontagne s'approcha et tira deux tiroirs.

Les numéros 29 et 31.

Verchères s'avança.

Le numéro 29 était l'homme.

– Regardez, fit Verchères.

Les soldats inspectèrent longuement le corps.

– Eh bien ?

– C'est difficile de se prononcer, dit l'un d'eux.

– Il est quasi-méconnaissable, fit l'autre.

L'un des soldats prit une serviette et sortit quelques papiers.

Il les scruta attentivement.

– Attendez, fit-il tout à coup.

– Quoi ?

– Je voudrais voir le dos du cadavre.

Lamontagne s'approcha et retourna le cadavre.

Verchères aperçut une cicatrice le long de l'épine dorsale.

– C'est lui, fit le soldat.

– Vrai ?

– Lisez vous-même.

Verchères prit la feuille.

Il sut alors que le lieutenant Roger Poirier avait dans le dos une longue cicatrice.

– Alors, il n'y a pas d'erreur.

Une des victimes est maintenant identifiée.

Cela aidera certainement l'Arsène Lupin canadien.

Mais que fera-t-il maintenant ?

## VI

Verchères conduisit les soldats près du tiroir numéro 31.

– Vous connaissez cette femme ?

Les soldats l'examinèrent longuement :

– Eh bien ? demanda Verchères.

– Je ne la connais pas...

– Moi non plus, du moins... je ne crois pas.

Verchères remercia son ami Lamontagne.

– Tu cherches le coupable de ces deux meurtres ?

– Oui, répondit Guy.

Ils se dirigèrent vers la sortie.

– Au revoir, Roland.

– Au revoir, Guy.

– Et merci.

Verchères sortit avec les deux soldats.

— Vous avez terminé avec nous, monsieur Verchères ?

— J'aimerais bien que vous me prêtiez les papiers que vous avez sortis de votre serviette, tantôt.

Le soldat en question répondit :

— Impossible !

— Pourquoi ?

— Ce sont des documents officiels. Je n'ai pas le droit de les laisser.

Verchères réfléchit :

— Je peux les regarder ?

— Si.

— Alors, venez chez moi, je vais vous servir de la bière.

Les soldats ne se firent pas prier.

Dix minutes plus tard, la voiture de l'armée s'arrêta devant la porte de l'appartement de Guy Verchères.

On imagine la surprise de Paul, le journaliste de POLICE-JOURNAL, lorsqu'il vit entrer son cousin.

– Comment toi, Guy ?

– Parfaitement.

– Ça te surprend ?

– Dame, je te croyais dans le nord.

Guy fit entrer les deux soldats.

Il les présenta à son cousin.

– Jean Roy et Guy Brien.

Ils se serrèrent la main. Puis Paul demanda :

– Veux-tu me dire ce que tu viens faire à Montréal avec doux soldats.

– Je t'expliquerai plus tard.

Il fit asseoir Roy et Brien.

– Paul, sers-leur donc un verre de bière. Moi j'ai du i travail.

– Très bien.

Paul se dirigea vers la cuisine.

Guy prit la serviette des mains de Roy et se mit à la feuilleter.

Il sortit une photographie :

- C'est le lieutenant Poirier ?
- Oui, répondit Roy.
- Un joli garçon.
- Pas laid.

Verchères sortit d'autres papiers. On donnait des renseignements sur la date d'enregistrement de Poirier.

Tout à coup Verchères sursauta :

- Qu'est-ce que je vois, Poirier vient de France ?

Brien se mit à rire :

- Oui, il vient de Paris, on avait oublié de vous dire ça.

- Ses parents ?...

- Je sais qu'il a une mère, c'est tout.

- Où habite-t-elle ?

- À Montréal, je crois.

Roy s'approcha :

- Donnez-moi les papiers, je vais trouver ça.

Il prit la serviette et en sortit une liasse de papiers de grandeur uniforme.

— Qu'est-ce que c'est que ces papiers ?

— Les doubles des passes de sortie. Sur chaque passe, le soldat doit donner l'endroit où il doit aller.

Roy regarda les papiers.

— Tenez, regardez cette passe, Poirier partait d'Ottawa pour venir à Montréal au numéro 0432 rue Crescent. Sa mère doit rester là.

— Mais vous avez raison.

Tout à coup, Verchères arracha brusquement la pile de papiers à Roy et la regarda attentivement.

Paul Verchères parut avec un cabaret contenant des verres de bière.

— Servez-vous !

Guy était très occupé.

Il murmura :

— Diable ! Sa dernière passe date de plus de trois mois.

– C'est bien sa dernière, fit Brien.  
– Mais il ne devait pas se rendre dans les Laurentides, il devait aller à New-York.

Roy sursauta : Mais oui, c'est vrai. Il avait parlé de se marier.

– Quoi ?... Qu'est-ce que vous dites ?  
– Eh oui ! C'est même pour ça qu'il a eu une passe d'un mois.  
– Il devait se marier... murmura Guy... alors, cette femme serait sa femme.

Probablement.

Paul s'écria :

– Pouvez-vous me dire ce que vous racontez-là ?

– Je t'expliquerai tout à l'heure.

Verchères prit un crayon et indiqua l'adresse de Montréal puis celle de New-York.

Il remit ensuite tous les papiers dans la serviette. Puis il tendit la serviette à Roy.

– Merci infiniment.

Les deux soldats achevèrent leur verre de bière.

— Maintenant, nous devons partir.

Ils se levèrent.

Guy leur serra la main.

— Vos renseignements m'ont été très utiles.

— Tant mieux.

— Merci et au revoir messieurs.

— Bonjour.

Aussitôt que les deux soldats furent sortir Paul questionna :

— Enfin, vas-tu me dire ?...

— Pas de questions, je veux manger.

Guy regarda sa montre.

— Déjà trois heures, et je n'ai pas diné.

Guy se dirigea vers la cuisine.

Paul le suivit.

Tout en mangeant, l'Arsène Lupin canadien-français lui expliqua ce qui s'était passé.

– Ça m'aurait surpris si tu ne t'étais pas mêlé de cette affaire.

– J'ai fait une gageure avec Belœil, autrement...

Guy avait fini.

Il se leva :

– Maintenant, tu vas m'excuser, il faut que je sorte.

– Tu reviens souper ?

– Oui.

– Où vas-tu ?

– Tu es bien curieux !

Paul lui tapa sur l'épaule.

– Je parie que je devine.

– Comment cela ?

– Tu vas rendre visite à cette dame Poirier.

– Justement.

– Alors à ce soir et bonne chance.

– Merci.

Guy descendit dans la rue et appela un taxi.

– Oui ?

– Rue Crescent.

Et il donna l'adresse au chauffeur.

– Bien, monsieur.

L'auto démarra.

Dix minutes plus tard, il arrivait rue Crescent.

Il sonna à la porte.

Verchères prenait une chance, il n'était pas certain que ce fut chez une dame Poirier.

– Un domestique vint répondre.

– Monsieur ?

Verchères contourna la question :

– Je suis envoyé par le lieutenant Poirier.

– Ah, vous voulez voir madame Poirier, je suppose ?

– C'est bien ça.

– Entrez !

Il fit passer Verchères dans un riche salon.

Puis, il le laissa seul.

Verchères jeta un coup d'œil autour de lui et admira les magnifiques draperies qui cachaient la partie double du salon.

Tout à coup la porte du salon s'ouvrit et une vieille dame entra :

– Monsieur, on m'a dit que vous vouliez me parler de mon fils ?

À son accent, Guy s'aperçut immédiatement qu'elle était française.

– Oui, madame.

– Asseyez-vous.

Verchères obéit.

– Monsieur, je vous écoute.

Guy commença :

– Si je suis venu ici, madame, c'est plutôt pour avoir des nouvelles de Roger.

– Ah !

– Nous étions dans le même régiment. Il m'avait donné son adresse à Montréal. Depuis,

j'ai été démobilisé. Alors je suis venu...

La pauvre femme baissa la tête.

– Hélas, vous ne verrai pas Roger aujourd'hui.

– Il est encore dans l'armée ?

La vieille femme haussa les épaules :

– Je ne sais pas... je ne sais plus...

– Comment cela ?

– Eh bien, Roger est en France.

– En France ?

– Si, depuis plus de deux mois.

Verchères ne comprenait plus rien.

– Comment se fait-il qu'il soit retourné en France ?

– Justement, je ne sais pas. Il m'a simplement envoyé un télégramme : « Doit partir pour la France, Roger. »

– Où était-il lorsqu'il a envoyé ce télégramme ?

– Mais à Ottawa.

Verchères ne savait que penser.

La vieille femme reprit d'un ton morne :

– Je ne sais même pas s'il a emmené sa pauvre femme.

Verchères fit semblant d'être surpris :

– Quoi ? Sa femme ?

Madame Poirier sourit :

– Mais oui, vous ne saviez pas ?

– Mais non, je vous jure...

– Roger est marié. Depuis le mois d'août.

– Avec qui ?

– Une Américaine de New-York, Joan Clarick.

Verchères nota bien le nom.

– Vous l'avez connue ?

– Qui ?

– Sa femme ? demanda Verchères.

– Oh, pour quelques heures seulement. Roger s'est marié à New-York puis il est venu faire son voyage de noces dans nos Laurentides. Il a passé par Montréal et m'a présenté son épouse.

– Où est-il allé dans les Laurentides ?

Madame Poirier répondit :

– Dans un camp que j'ai acheté il y a un an.

Passé Mont-Laurier.

Verchères était sur la bonne piste.

Poirier et sa femme avaient donc été tués durant leur voyage de noces.

Verchères continua à bien jouer son rôle.

– Madame, vous m'apprenez des nouvelles...

Après une courte pause, il reprit :

– Vous n'avez pas reçu de nouvelles de Roger depuis son départ pour la France ?

– Non, aucune et ça m'inquiète. Si je n'en reçois pas cette semaine, je demanderai des renseignements à l'armée. Vous comprenez, mon seul enfant...

– Il doit être en mission spéciale.

Verchères se leva :

– Alors madame, je vais prendre congé.

– Monsieur... mais monsieur qui ?...

– Excusez-moi, je ne me suis même pas présenté.

Verchères se rappela le nom d'un des soldats.

– Roy... Jean Roy...

Madame Poirier réfléchit :

– Roy... je me souviens, Roger m'a déjà parlé de vous.

– Vous voyez... Alors madame, je vous remercie de vos renseignements et je m'excuse de vous avoir dérangée.

– De rien monsieur Roy et je dirai à Roger quand je lui écrirai que vous êtes venu.

Verchères sortit.

Rendu dans la rue, il murmura :

– Pauvre mère...

Puis :

– Avec tout ça, je ne suis guère plus avancé. Je croyais que peut-être ça aurait pu être un meurtre à propos de l'héritage de Poirier, car madame Poirier me semble riche, mais Roger était fils unique... Il faut chercher d'un autre côté.

Par où Verchères commencera-t-il ?

Il semble en mauvaise voie pour gagner son pari.

Que fera-t-il ?

## VII

Guy revint chez lui.

Son cousin était retourné au bureau.

Alors, il alla s'asseoir au salon.

Il alluma une cigarette et se mit à réfléchir.

La chose la plus importante, c'était de trouver le mobile du crime.

Il pouvait y en avoir plusieurs.

Le vol, bien que peu probable, la mort de Poirier pouvant avantager un autre héritier, ou encore un mobile du côté de la jeune femme.

Après mûres réflexions, Guy pensa :

– C'est probablement à cause de sa femme, si Poirier est mort.

Mais que devait faire l'Arsène Lupin canadien ? Aller enquêter à New-York ?

– Non, murmura-t-il, car le télégramme est

parti d'Ottawa.

Alors, Verchères sursauta.

– Ottawa !

C'était là qu'il fallait commencer l'enquête.

Poirier était cantonné là.

Le télégramme était parti de là.

Guy décrocha le téléphone.

Il signala le numéro de la gare centrale.

– Allô ?

– Gare Centrale ?

– Oui, monsieur.

– À quelle heure le prochain train pour Ottawa ?

– À sept heures ce soir.

– Et demain matin ?

– À neuf heures.

– Merci.

Verchères raccrocha.

– Ça ne me donnera absolument rien d'aller là

ce soir, j'irai demain.

\*

Le lendemain, à neuf heures moins quart, Guy Verchères était rendu à la gare Centrale.

Il monta sur le train d'Ottawa qui démarra à neuf heures.

Arrivé dans la capitale du Canada, Guy se dirigea immédiatement vers les bureaux de l'armée.

Il demanda à voir le commandant en chef.

– Le commandant en chef ?

– Oui, mademoiselle.

– De la part de qui ? demanda-t-elle d'un air hautain.

– Guy Verchères, répondit-il.

La jeune fille sursauta :

– Ah, vous... vous êtes...

– Guy Verchères, mademoiselle, je vous le

répète.

Elle se précipita dans le bureau du général.

Elle en sortit quelques secondes plus tard avec un joli sourire.

– Monsieur Verchères.

Guy s'avança.

– Donnez-vous la peine d'entrer.

Lorsqu'il passa devant elle, la jeune fille lui décrocha une œillade qui en disait long.

Le général se leva :

– Bonjour, monsieur.

– Bonjour, mon général.

Verchères lui serra la main.

– Asseyez-vous, Verchères.

Guy obéit.

Le général retourna derrière son bureau.

– C'est à propos de ce pauvre Poirier, je suppose ?

– Justement, mon général.

– Vous avez du nouveau ?

– Un peu.

Il lui raconta la visite qu'il avait faite chez madame Poirier.

Le général sursauta lorsqu'il apprit que le télégramme avait été envoyé d'Ottawa.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il.

– Je vais vous le dire, fit Guy. Le meurtre a été commis par jalousie.

– Jalousie ?

– Oui mon général.

– Mais par qui ?

– Je ne sais pas, mais par celui qui aimait John Clarick, une personne d'Ottawa, probablement un militaire.

– Vous ne voulez pas dire que...

Verchères se leva :

– Je vais vous demander une chose, mon général.

– Ah, laquelle ?

– Je veux regarder les passes de tous les soldats du camp.

– Mais vous êtes fou, Verchères, ça vous prendra une semaine.

– Ça ne fait rien, mon commandant.

Le général n'en revenait pas.

– Ces passes sont classées par date ?

– Oui.

– Alors vous allez me donner toutes les passes qui ont été données la dernière fois que Poirier a eu congé.

Le général donna un ordre et appela sa secrétaire.

– Mademoiselle, mettez-vous aux ordres de monsieur Verchères ici présent. Vous lui obéirez et l'aideriez dans ces recherches.

– Bien, général.

Le général se leva :

– Bonne chance, Verchères.

– Merci.

Guy sortit avec la jeune secrétaire.

— Alors mademoiselle, je...

Mais la jeune fille le regardait comme dans un rêve.

Elle demanda :

— Vous comptez demeurer longtemps à Ottawa ?

— Je ne sais pas...

— J'aimerais tant ça, aller danser ou aller au cinéma avec un homme comme vous.

Verchères sourit :

— Mademoiselle, je vous avoue que ce serait un véritable plaisir pour moi si je pouvais combler votre désir.

— Vrai ?

La jeune fille semblait heureuse.

— Dites, ce soir, monsieur Verchères.

— Si je passe la journée à Ottawa, je vous amène souper avec moi.

La jeune fille battit des mains.

– Maintenant au travail, dit Guy.

Il commença à fouiller dans les passes.

Il travailla toute la journée.

Au mois d'août quarante soldats avaient pris une passe pour New-York.

Douze de ces quarante soldats avaient pris une autre fois, une passe pour New-York en même temps que le lieutenant Poirier en prenait une.

À cinq heures, le nombre des suspects étaient donc réduit à douze.

Verchères retourna près du général.

– J'ai douze noms, dit-il. Je serais bien surpris de ne pas pincer le meurtrier parmi eux.

– C'est impossible, voyons.

– C'est pourtant la vérité, mon général.

– Vous revenez demain ?

– Si, il le faut.

Dix minutes plus tard, Verchères sortait du camp en compagnie de la jeune secrétaire.

En chemin, il rencontra Jean Roy, le soldat

qu'il avait vu le matin même à Montréal.

— Tiens, monsieur Verchères.

— Bonjour, monsieur Roy. Vous vous êtes bien rendu ce matin.

Une jeune fille cria :

— Roger !

Roy se retourna :

— J'y vais.

Puis regardant Verchères :

— Excusez-moi monsieur Verchères, mon amie m'attend.

Roy s'éloigna.

Verchères le regardait partir en songeant que ce Roy était l'un des six qu'il gardait comme suspect.

Tout à coup, Verchères se retourna vers la secrétaire :

— Mademoiselle Jacqueline, monsieur Roy, vous le connaissez ?

— Comme ça. C'est un bon diable, il sort avec

Denise.

– Denise ?

– Oui, la jeune fille du bureau de poste.

– Mais Roy, quel sorte de type est-ce ?

– Un type qui passe toutes ses vacances à Ottawa. Depuis qu'il sort avec Denise, il n'est jamais allé en dehors de la ville excepté hier.

Verchères ne dit pas un mot.

Le couple entra dans un restaurant.

Ils prirent un copieux repas, puis ils allèrent danser.

Jacqueline était aux oiseaux.

Aussitôt qu'elle rencontrait une de ses amies, elle s'empressait de lui présenter Verchères.

Vers minuit, Guy alla la reconduire chez elle, puis revint à sa chambre.

Il parvenait difficilement à s'endormir.

Comment parviendra-t-il à déchiffrer cette énigme ?

Pourra-t-il éliminer les coupables ?

Mais même s'il le fait, où sont les preuves ?

## VIII

Verchères dormait légèrement.

Son esprit travaillait toujours.

Tout à coup il sursauta brusquement.

— Je l'ai... j'ai trouvé, murmura-t-il... Théo, tu vas payer une bouteille.

Ce fut tout.

Il se retourna et cette fois, il s'endormit paisiblement.

Le lendemain, il était debout à neuf heures.

Il fit sa toilette et se dirigea vers le camp.

Mais au lieu de se diriger vers le bureau du général, il alla immédiatement au bureau de poste.

Il s'avança vers la jeune fille qu'il reconnut pour être celle qui était avec Roy la veille.

— Bonjour, mademoiselle.

– Monsieur ?

– Permettez-moi de me présenter,  
mademoiselle.

La jeune fille examinait attentivement Verchères.

– Je me nomme Guy Verchères.

– Ah... c'est vous...

Elle avait la bouche bée et ne savait plus que dire.

À la fin elle fit :

– Il y eut un nouveau chuchotement dans la salle ;

– Et moi, ce matin, je vais vous parler de monsieur Roy.

Verchères avait un fin sourire. Il questionna :

– Il y a longtemps que vous travaillez ici ?

La jeune fille était sur ses gardes :

– Pourquoi voulez-vous savoir ça ?

– Vous n'êtes pas obligée de me répondre. Si vous préférer répondre au juge.

– Au juge ?

– Oui, car si vous ne me donnez pas les renseignements que je veux, je vous mets en état d'arrestation.

La jeune fille avait pâli.

– Mon Dieu.

Verchères reprit calmement :

– Je vous ai posé une question, mademoiselle.

Il répéta :

– Depuis quand travaillez-vous ici ?

– Depuis un an.

– Bien. Maintenant, il y a longtemps que vous sortez avec Roy ?

– Monsieur !

– Vous ne voulez pas parler ?

– Vous êtes indiscret.

– Peut-être.

Après une pause, Guy reprit :

– Je vais répondre pour vous à ma dernière question. Vous sortez avec Roy depuis...

attendez, depuis septembre...

– C'est vrai, ça fera deux mois bientôt.

Nouveau silence.

Puis Verchères commença d'une voix grave :

– Maintenant, écoutez bien, la question que je vais vous poser est de toute première importance.

– J'écoute.

– Il faut absolument que vous me répondiez...

– Très bien.

– Hier soir, vous êtes sortie avec monsieur Roy ?

– Oui.

– Monsieur Roy est venu me parler dans la cour.

– Oui je sais, je l'ai appelé.

– Bon voilà le plus important. Monsieur Roy s'appelle Jean, n'est-ce pas.

– Mais oui.

– Alors pourquoi avez-vous crié Roger ?

La jeune fille resta saisie.

Elle ne savait que répondre.

Elle ne s'attendait pas à ce genre de question.

– Mon Dieu, je ne sais pas... c'est probablement parce que j'aime ce nom... je l'appelle souvent Roger, c'est une habitude.

– Mais pourquoi ne pas l'appeler Pitou... ou un autre nom au lieu de Roger.

– Franchement, je ne sais pas... oh attendez !

– Quoi ?

La jeune fille sourit :

– J'ai trouvé.

– Mais parlez !

– J'ai vu Ro... pardon Jean, pour la première fois à la fin d'août.

– Ah ! Où l'avez-vous rencontré ?

– Ici, au bureau de poste.

– Continuez.

– Il me donna un télégramme signé du nom de Roger...

Verchères sursauta :

– Vite... dites-moi où allait ce télégramme.

– À Montréal je crois.

Une courte pause.

Verchères réfléchissait.

La jeune fille poursuivit :

– J'ai cru que c'était son nom, mais il m'a appris plus tard que c'était le nom d'un de ses amis...

Denise leva la tête.

Elle était seule dans le bureau de poste.

Verchères était sorti en coup de vent.

Immédiatement, Verchères se dirigea vers le bureau du général.

Jacqueline la jeune secrétaire l'accueillit avec un large sourire.

– Bonjour, Guy.

Guy lui mit un doigt sur la bouche.

– Chut... pas ici.

– Compris.

Verchères s'éloigna un peu d'elle.

– Je veux voir le général...

– Déjà, fit-elle avec une moue, je croyais que c'était moi, d'abord...

– Mademoiselle Jacqueline, c'est très urgent.

La jeune fille remarqua le ton sec de Verchères.

– Ah, c'est... très bien.

Elle entra dans le bureau.

Quelques secondes plus tard elle ouvrait la porte.

– Monsieur Verchères, si vous voulez entrer.

Guy se précipita littéralement dans le bureau du commandant.

– Bonjour, Verchères.

Puis se tournant vers Jacqueline.

– Vous pouvez nous laisser.

La porte se referma.

Verchères dit d'une voix très brève.

– Je le tiens, mon général.

– Qui ?

– L'assassin...

– Mais qui ?

– Jeun Roy ?

– Parfaitemt.

Guy lui raconta l'incident du nom.

Roger au lieu de Jean.

– C'est ça qui m'a éclairé... jamais je n'aurais trouvé la solution.

Le général voyait que Guy ne se trompait pas.

Il décrocha le téléphone.

– Dites à Jean Roy de venir immédiatement à mon bureau.

– Bien.

Quelques secondes plus tard, Jacqueline entrait dans le bureau.

– Jean Roy est sorti !

– Comment sorti ?

– C'est le sergent Bus Lafleur qui me l'a dit.

– Appelez Lafleur.

Le sergent apparut quelques minutes plus tard.

Lafleur était un gros homme court âgé d'une soixantaine d'années.

– Vous m'avez fait demander, général ?

– Oui, Lafleur ? Où est Roy ?

– Vous devriez le savoir mieux que moi, général.

– Comment cela ?

– Mais puisque vous l'avez envoyé porter un message...

Le général sursauta :

– Vous voulez dire qu'il est parti en automobile ?

– Oui, il a reçu un téléphone et est sorti précipitamment en me criant.

– Un message pour le général, je prends la voiture.

– J'ai crié.

– Très bien.

Et il est sorti.

Le général se précipita au dehors suivi de Verchères.

Il demanda aux gardes :

– Vous avez vu Roy dans la voiture ?

– Oui, il est sorti il y a quelques minutes. Il se dirigeait vers le nord.

– Vite, rattrapez-le... Je promets une promotion à celui qui me le ramènera.

Les hommes se précipitèrent.

Verchères, le général et un autre soldat montèrent dans une voiture.

Le général cria :

– Mort ou vivant, il me le faut. C'est un criminel.

Les autos démarrèrent.

Verchères et le général étaient dans la troisième voiture.

Les deux premières avaient pris une avance appréciable.

Les automobiles faisaient presque du cent

millés à l'heure.

Ils roulaient depuis environ une dizaine de minutes, lorsque tout à coup le chauffeur s'écria :

– Regardez dans la rue... ils l'ont eu je crois...

Les soldats étaient descendus des voitures...

Verchères se précipita :

– Que s'est-il passé ?

– Il a frappé un arbre...

– Alors ?...

– Il est mort.

Un autre expliquait :

– Juste dans la courbe sa voiture a dérapé.

Guy Verchères revint près du commandant :

– C'est fini, mon général.

– Justice est faite.

– C'est mieux ainsi. J'étais certain que Roy était le coupable mais je n'avais pas de preuves.

– Mais comment expliquez-vous ce double meurtre ?

Verchères commença :

– Roy s'est rendu souvent à New-York en compagnie de Poirier...

Le général l'interrompit :

– Oh, bien avant ça. Avant que Poirier soit ici, Roy demandait toujours sa passe pour New-York.

– Ça simplifie les choses, dit Guy. Roy devait connaître Joan, il l'a présenté à (...)<sup>1</sup> en amour avec le lieutenant. Roy aimait Joan. Lorsqu'il a appris le futur mariage, il a décidé de se venger.

– Je commence à comprendre.

– Il s'est rendu à New-York, a probablement assisté au mariage, guettant l'instant propice. Il les a suivis jusqu'aux Laurentides et là il a accompli son œuvre.

Le général se gratta la tête.

– Il y a quelque chose que je ne comprends pas.

– Quoi ?

– Pourquoi Roy a-t-il tué Joan s'il l'aimait ?

---

<sup>1</sup> Il manque ici quelques mots dans l'édition originale.

– Mais il n'a pas voulu la tuer.

– Ah !

– Joan est morte d'asphyxie. Un coup de poing dans l'estomac.

– Oh je vois. Elle a voulu défendre son mari et Roy l'a poussée un peu trop brusquement.

– Vous l'avez.

La voiture arrivait au camp.

Guy descendit et attendit la voiture transportant le cadavre de Jean.

Déjà des journalistes se pressaient autour de la voiture.

Ils prirent des photographies.

Tout à coup l'un d'entre eux cria :

– Mais c'est Guy Verchères.

Tous se précipitèrent.

Les journalistes parlaient tous ensemble.

– Silence, dit Guy. Je veux bien tout vous expliquer.

Il y eut un soupir de soulagement.

— Venez avec moi,

Il les emmena dans la salle d'attente du bureau du commandant.

Là, il leur expliqua l'histoire des deux meurtres, et comment il s'y était pris pour capturer le meurtrier.

Dix minutes plus tard, les journalistes quittaient les lieux, mais seulement après avoir pris plusieurs photos de Guy Verchères.

Lorsqu'ils furent sortis, Verchères entra dans le bureau du général.

Ce dernier se leva :

— Verchères, je tiens à vous féliciter.

— Merci.

— Vous êtes véritablement un héros. Vous avez débarrassé nos rangs d'une fripouille, d'un criminel, et je vous en remercie.

Verchères sourit :

— Si vous ne m'aviez pas aidé, jamais je ne serais arrivé au but. C'est moi qui vous remercie.

— Alors, vous retournez à Montréal ?

– Oui, général.

Le général lui tendit la main :

– Au revoir Verchères.

– Au revoir mon commandant.

– Au nom de la nation, je vous remercie.

Verchères sortit.

Il aperçut la jeune secrétaire Jacqueline tout près de la porte.

– Ah, ah, dit-il, on écoute aux portes.

Elle baissa la tête.

– Allons, souriez un peu... je ne veux pas laisser de figures tristes derrière moi.

Elle leva la tête.

– Je ne puis même pas aller vous reconduire à la gare.

– Pourquoi ?

– Mais parce que je travaille toute la journée...

Verchères sourit :

– Je prends le train demain matin.

Elle le regarda plein d'espoir.

– C'est vrai ?

– Oui, à cinq heures, je vous attendrai à la porte.

Jacqueline n'en pouvait croire ses oreilles.

– Une autre soirée...

– Oui, mais la dernière.

Et le même soir, Verchères alla de nouveau danser avec la jeune fille.

Ils eurent beaucoup de plaisir.

Guy ne prit le train que le lendemain matin en direction de Métropole.

Quelque chose le tracassait :

– Madame Poirier, il faut lui apprendre la nouvelle.

Il décida d'y aller lui-même.

Il sonna, le domestique vint répondre.

– Madame Poirier, s'il vous plaît.

Le domestique fit entrer Verchères.

Lorsque madame Poirier arriva, Guy remarqua

qu'elle était toute vêtue de noir.

— Vous savez ?... fit-il.

— Oui, monsieur Verchères, répondit-elle.

Guy fut surpris :

— Vous connaissez mon nom ?

— Depuis que j'ai appris l'affreuse nouvelle, j'ai suivi l'affaire, j'ai vu votre portrait ce matin et je vous ai reconnu.

Guy se leva tout de suite.

— Je voulais vous annoncer la nouvelle, mais je vois que les journaux m'ont devancé.

La vieille femme lui tendit la main.

— Merci, monsieur Verchères, vous avez vengé mon fils.

Verchères sortit.

Il était heureux, il n'avait plus de soucis.

Il se précipita vers un bureau de poste et envoya le télégramme suivant à Mont-Laurier :

« Monsieur Théo Belœil :

Achète la bouteille de Champagne, j'arrive dès aujourd'hui. »



Cet ouvrage est le 602<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.